

ENFANTS DE TROUPE D'ALGERIE

Par Louis Picard (Hammam 42-46)



Préliminaire.

Ce qui suit comporte tout d'abord un bref exposé semi-officiel, sur la création des trois écoles militaires préparatoires qui ont existé en Afrique du Nord et principalement dans l'Algérois de 1942 à 1962.

On peut retrouver cette partie sur le site officiel de l'association nationale des Anciens Enfants de Troupe : <http://www.aet-association.org/>.

Cet exposé est suivi d'un court extrait d'un livre de souvenirs réalisé par M. Louis Picard, qui fut élève de la première école créée à Hammam-Righa de 1942 à 1946. Il n'a été diffusé qu'à 55 de ses camarades et déposé au musée national des enfants de troupe à Autun.

Les Ecoles Militaires Préparatoires d'Afrique du Nord

C'est principalement la deuxième guerre mondiale qui a conduit à la création d'une école militaire préparatoire en Afrique du Nord. Elle se devait d'être centrale pour y accueillir les enfants en provenance des trois pays du Maghreb. Ainsi, pour la première qui fut créée, c'est le site d'Hammam-Righa, dans l'Algérois, qui fut choisi. On verra que par la suite, au fur et à mesure que la situation évoluait, si une seule école était bien conservée entre 1942 et 1962, elle passera successivement de :

- Hammam-Righa de 1942 à 1946,
 - Miliana de 1946 à 1951,
 - Koléa de 1951 à 1962.

HAMMAM-RIGHA

C'est par une décision ministérielle en date du 13 mai 1942 que la création d'un établissement d'éducation en Afrique du Nord est décidée.

Le 22 mai, le chef de Bataillon Faure, de l'état-major de la 3ème brigade d'infanterie de Constantine, est désigné comme commandant de l'établissement. Une autre décision



ministérielle datée du 6 juillet 1942 précise que l'établissement d'éducation d'Afrique du Nord existera officiellement à la date du 1er juillet pour ouvrir effectivement le 1er octobre 1942 à Hammam-Righa sous le nom :

« d'École Militaire Préparatoire d'Afrique du Nord »

La cérémonie d'ouverture, présidée par le général Mast, commandant la division d'Alger, a lieu le 19 octobre 1942. Le 8 mai 1943, a lieu l'inauguration officielle de l'école militaire et la cérémonie de la remise du drapeau au LCL Faure par le général Prioux, major général, qui s'adressera aux enfants en ces termes :

« Élèves de l'école militaire préparatoire d'Afrique du Nord, pour la première fois vous allez rendre les honneurs à votre drapeau. Regardez-le bien. Méditez les belles devises qui y sont inscrites et qu'elles soient, pour toujours, votre ligne de conduite. »

Le 21 février 1945 apporte la nouvelle de la dissolution de la section Prytanée de l'EMP d'Hammam-Righa, puis le 27 février de la suppression des classes de seconde et de première. Ces deux mesures prendront effet à la fin de l'année scolaire soit le 1er juillet 1946.

MILIANA

Cette nouvelle école militaire préparatoire, ouverte à Miliana, constituera à l'origine une filiale de l'EMP d'Hammam-Righa.



Elle ouvrira ces portes le 4 janvier 1946, et était alors constituée de deux classes dont le niveau scolaire se situait entre le cours moyen 2e année et les classes du cours supérieurs, c'est-à-dire une ou deux années après le certificat d'études (DEPP). L'annexe de Miliana est placée sous les ordres du CNE Génestier, le colonel Faure commandant l'ensemble EMP d'Hammam-Righa - EMPNA de Miliana.

L'inauguration solennelle est faite le 4 avril 1946 par le ministre plénipotentiaire gouverneur général de l'Algérie Y. Chataigneau.

Le 22 mars 1946 le ministre des armées décide que l'EMP d'Hammam-Righa cessera de fonctionner à la fin de l'année scolaire en cours, et que les élèves seront répartis dans les écoles de la métropole.

A Miliana, la rentrée de 1946 se fera sous le commandement du chef de bataillon Marchi. La devise de l'école est définitivement adoptée :

« Un seul cœur, un seul drapeau »

En 1950, le centre de perfectionnement d'infanterie de Cherchell, est rattaché à l'école. En fin d'année scolaire, 220 élèves effectuent du 25 juin au 29 juillet un voyage qui les conduit à Mulhouse, Verdun, Strasbourg, Paris où, le 14 juillet, ils défilent en tête des troupes sur les Champs Elysées, puis ils visitent Versailles, Lyon, Saint-Etienne, Marseille. Devant

l'augmentation des effectifs et en raison de la nécessité de trouver une situation géographique mieux adaptée et plus centrale en AFN, et surtout moins isolée que Miliana, le ministre de la défense nationale, par décision ministérielle en date du 22 mai 1951, fait transférer l'école à Koléa.

KOLEA

La rentrée 1951-1952 s'effectue en septembre dans l'ancienne caserne des zouaves de Lamoricière sur le Sahel. Tout au long de l'année s'imposera une adaptation matérielle dans des locaux vétustes et délabrés, compensés par l'avantage précieux de la proximité d'Alger et l'utilisation d'un domaine militaire étendu comprenant en particulier une magnifique pinède. Le 12 avril 1955, le drapeau de l'école reçoit la croix de guerre des T.O.E. des mains du général d'armée Koenig. La décision ministérielle du 4 juin 1955 détermine en effet le nouveau but à atteindre et fixe les étapes à prévoir pour une évolution complète de l'établissement. Cette



transformation est concrétisée par une nouvelle décision ministérielle qui stipule qu'à compter du 14 avril 1959 l'école prend officiellement l'appellation « d'Ecole Militaire Préparatoire de Koléa »

Devant le nombre toujours grandissant d'élèves susceptibles de poursuivre jusqu'au bout leurs études secondaires le ministre des armées crée à compter du 20 avril 1960 le second cycle d'études en vue de conduire les élèves des classes d'enseignement moderne jusqu'au baccalauréat première partie. L'école de Koléa fut une magnifique réalisation, une des plus belles de toutes les EMP ; elle cessa d'exister à la fin de l'année scolaire 1962.

Extrait du recueil intitulé "Ecole Militaire Préparatoire d'Hamman-Righa (AFN)"
réalisé par Louis Picard, ancien élève de cette école de 1942 à 1946.

Préambule.

Il y a peu de choses sur l'école militaire préparatoire d'Hamman-Righa. Située en Afrique du Nord, elle n'a existé que pendant quatre années, de 1942 à 1946, pas même la durée d'une "législature" d'enfant de troupe, ceci expliquant sans doute cela. C'est seulement dans le courant de l'année 1999 que les quelques mots qui suivent ont été écrits. Ils n'ont certes pas la prétention de combler une lacune. Ils faisaient simplement suite à la demande d'une étudiante, qui souhaitait obtenir des renseignements sur les écoles militaires préparatoires pour permettre l'élaboration d'une thèse. Je lui avais alors conseillé la lecture de quelques relations de souvenirs émanant de camarades et qui avaient fait l'objet de parutions dans le "Journal des AET". Remarquables écrits qui ont beaucoup marqué ceux d'entre nous ayant vécu ces périodes et qui portent toujours admiration à leurs auteurs.

L'étudiante a suivi cet avis, mais à vrai dire ce n'était pas ce qu'elle recherchait. Elle espérait des textes faisant ressortir l'aspect technique, administratif, plutôt que ceux où le côté émotionnel, affectif, prévaudrait, les résultats et les conséquences plutôt que les anecdotes, enfin répondre à une série de questions spécifiques au sujet traité d'où des titres de paragraphes qui pourraient paraître étranges à ceux qui ont vécu cette période. Il fallait donc

s'y mettre et c'est l'objet de la majeure partie des lignes qui suivent et qui lui ont été adressées en septembre 1999.

La création.

L'école a été créée en septembre 1942. Elle était destinée à accueillir les enfants de troupe dont les parents résidaient alors en Afrique du Nord. On peut se poser la question de savoir pourquoi, alors que depuis leur création en 1886, les écoles de la métropole avaient toujours reçu les élèves en provenance des colonies. Personnellement, lorsque mon désir d'entrer aux enfants de troupe fut connu de façon ferme, au tout début de l'année 1942, mon père qui dépendait de l'Etat-major militaire à Rabat, a été informé, confidentiellement, qu'il risquait d'être privé de ma présence pendant un laps de temps qui pouvait être fort long si j'intégrais une des écoles situées en métropole. Puis, c'est dans le milieu de l'année qu'on a su qu'une école serait implantée en Algérie et que j'ai eu alors le "feu vert".

Organisation générale.

Il semblerait difficile de déterminer avec certitude ce qui a prévalu au choix du site d'Hammam-Righa, petite commune de l'Algérois, éloignée de tout et dépourvue de toutes commodités pour une telle entreprise. Seules les archives militaires de l'époque pourraient apporter quelques éclaircissements. Il faut cependant se souvenir que nous sommes en période d'armistice et sur un territoire français soumis aux contrôles de commissions allemandes. Créer à sa barbe une école militaire ne paraissait pas très réaliste. Aussi, l'a-t-on qualifiée tout simplement d'établissement d'éducation à l'instar des écoles de la métropole. Et si sa destination première était bien de recevoir des "enfants de troupe", il se devait d'être aussi ouvert à d'autres enfants et dans le cas présent, à ceux de la population d'Hammam-Righa qui pouvaient accéder aux classes de l'enseignement secondaire. C'est ainsi que huit d'entre eux y sont entrés dès 1942 à titre d'externes.

L'école n'était donc pas implantée dans la traditionnelle caserne connue de tous.

L'infrastructure principale se composait alors de l'imposant corps d'un hôtel thermal, sans doute réquisitionné pour la circonstance et situé à une centaine de kilomètres au sud-ouest d'Alger, en pleine nature, au milieu d'un très beau parc. Nul doute que cet hôtel avait vu le séjour d'hôtes bien plus prestigieux. On peut citer, parmi les plus illustres, Camille Saint-Saëns qui vint y composer quelques-uns de ses chefs d'œuvre, Guy de Maupassant, André Gide et bien d'autres.

Il n'y avait pas de murs ! Cet état de fait a dû être très apprécié des quelque quatre-vingts élèves qui provenaient des écoles métropolitaines. Au fur et à mesure des besoins, des annexes ont été construites pour servir d'infirmerie, de dortoirs et de classes. On y construisit aussi un foyer-théâtre doté d'une scène destinée aux spectacles (cinéma entre autre). En fin septembre 1942, l'effectif intégrant l'école est, à quelques unités près, de 184 élèves répartis en six classes:

- 1 classe de 3ème B,
- 2 classes de 4ème B,
- 2 classes de 5ème B,
- 1 classe de 6ème B.

Il m'est difficile de donner la répartition exacte par classe ; inégale, elle devait se situer aux environs d'une trentaine d'élèves. Pour la mienne, celle de 6eB, j'ai pu en recenser un total de 28. De septembre 1942 à juillet 1946, il y eut donc quatre rentrées scolaires. On a pu reconstituer, toujours avec les réserves d'usage, le nombre d'élèves nouveaux intégrant l'école. Une donnée manque, celle concernant les élèves qui ne revenaient pas. Mais on peut dire que dans tous les cas, c'était très négligeable, voire cinq à six par an. Par contre, la dissolution de l'école semblant être programmée pour 1946, la rentrée de 1945 n'a ouvert que sur un total de sept classes, soit environ 200 élèves. Ainsi, on peut évaluer les départs à près de 150 élèves qui, du fait de la limite d'âge, ont rejoint les pelotons d'élèves sous-officiers et donc l'armée

d'active ou simplement parce que, la France étant libérée, leurs parents regagnaient la métropole. Ceux-là rejoignaient alors les EMP situées en France.

On peut donc chiffrer les entrées par année à :

- 1942 = 184)
- 1943 = 88) soit un total de
- 1944 = 85) 401 élèves.
- 1945 = 43)

Origines des élèves.

Les élèves étaient pratiquement tous d'origine européenne bien que l'école soit ouverte aux deux communautés, les conditions d'accès n'étant nullement d'ordre ethnique. Cependant, je n'ai le souvenir que de cinq, peut-être six camarades d'origine musulmane. C'étaient déjà de fortes personnalités. J'ai beaucoup fréquenté à cette époque, deux d'entre eux qui étaient d'ailleurs frères. Leur père était commandant dans l'armée française. Eux-mêmes ont très bien réussi car l'aîné qui était dans ma classe a terminé commandant et le plus jeune colonel dans l'armée de l'air. Un autre eut un destin plus tragique . Il n'y avait aucune différence entre nous et rien n'est venu entacher notre camaraderie ni avant ni après les événements que l'on sait. Nous sommes restés avant tout des anciens copains d'Hamмам. Les autres devaient être aussi des fils d'officiers ou de sous-officiers et ont dû intégrer après 1944 et qu'ainsi j'ai peu connus. Quoiqu'il en soit, il n'y a jamais eu de discrimination ni de séparation d'aucune sorte et je suis sûr que le terme même choquerait n'importe lequel d'entre nous.

Gestion militaire.

L'administration de l'école était organisée sur le modèle de toute formation militaire classique : un petit état-major comprenant les services comptables, matériel, intendance, santé, les compagnies divisées en sections (classes) pour ce qui concerne la partie essentiellement militaire avec pour encadrement des officiers, des sous-officiers et des hommes de troupe (secrétaires, chauffeurs, cuisiniers). N'étant pas encore tout à fait militaire, nous avions droit à un "prêt" et non à une "solde". Je ne puis en dire le montant exact mais il devait représenter environ le tiers de la solde d'un appelé du contingent. En 1948, je me souviens qu'il était de 4 francs de l'époque, par jour, sans le tabac ni les timbres FM . C'était très peu (le SMIG d'alors devant se situer à un peu plus de 10.000 francs.).

Le Drapeau.

Toutes les écoles militaires de la Métropole étaient dotées d'un drapeau et d'une garde d'honneur. En ce qui concerne Hamмам-Righa, il fallait bien entendu, attendre le passage de la condition d'établissement d'éducation à celui d'école militaire préparatoire pour en être doté. Et c'est finalement le 8 mai 1943, que le Drapeau fut remis solennellement à l'EMP et à sa garde (sans arme). Par la suite, le premier dimanche de mai, date anniversaire de la remise, devenait "Jour de fête" de l'école. Cette manifestation, très prisée et attendue dans la région, se déroulait jusqu'au lundi soir.

Scolarité.

La partie instruction publique était dirigée par un Professeur Principal qui avait son secrétariat et qui disposait du nombre de professeurs indispensables aux différentes matières enseignées, schéma tout à fait classique. L'école d'Hamмам-Righa, préparait aux diplômes du brevet élémentaire et du brevet d'étude primaire supérieure (BE et BEPS) ainsi qu'aux baccalauréats classiques de l'époque : bac Math et bac Philo. Il m'est difficile de comparer les résultats obtenus, avec ceux de la moyenne "nationale" de l'époque ; ils semblent toutefois avoir été très corrects.

Etablir avec précision l'emploi du temps d'une semaine n'est pas très aisé. Pour les études scolaires, il était assez comparable à celui de toutes les écoles d'alors. Il ne différait d'un internat classique que par quelques activités de loisirs et /ou d'occupations paramilitaires. Les études scolaires faisaient l'objet d'évaluations trimestrielles, "les compositions", qui

permettaient l'établissement du bulletin scolaire trimestriel. Le contrôle continu n'avait pas cours. Ces bulletins scolaires étaient adressés directement à nos parents avant notre départ en vacances. Ces vacances avaient la durée de celles définies par l'académie. Par contre, il n'y avait que deux ou trois jours à Toussaint quand cette fête avait l'opportunité de tomber un vendredi ou un lundi et rien pour Mardi Gras ni Pentecôte. En revanche les grandes vacances s'étaient largement sur deux mois et demi.

Activités autres que scolaires.

Le jeudi matin est principalement consacré aux revues de chambres, de literie et de paquetage ainsi qu'à des séances d'instruction militaire sans grande importance. Je me souviens très bien de quelques rares séances de tir au fusil de guerre. C'était aussi le moment privilégié des exercices d'ordre serré, des préparations aux défilés qui occupaient beaucoup de notre temps.

C'était interminable et durait jusqu'à la perfection. Une bonne quarantaine d'élèves faisait partie de la musique militaire, clique et fanfare, très renommée et qui avait beaucoup d'activités car très sollicitée, participant à de nombreuses manifestations. Leur entraînement était perpétuel en particulier les jeudis et samedis après midi.

Il y avait aussi les activités sportives de groupes, d'équipes ou individuelles qui prenaient place ces jours là : basket et football principalement. L'athlétisme avait une certaine ferveur et beaucoup y participaient avec d'excellents résultats. Enfin, il y avait quelques activités plus ludiques et je me souviens en particulier du modélisme pour avoir personnellement remporté en 1944, la coupe d'Afrique du Nord toutes catégories. La plupart des jeudis et samedis, pour le gros de la "troupe", il y avait la sempiternelle "promenade", une bonne quinzaine de kilomètres dans le "djebel" voisin, principalement sur deux parcours intitulés "la Grande Raquette" et "la Petite Raquette" car ils avaient manifestement la topographie des contours d'une raquette de tennis. C'est un souvenir qui nous a tous beaucoup marqué mais je dois le dire, souvent en bien.

Le dimanche était enfin un jour moins trépidant et nous disposions d'un peu plus de "liberté".

Le matin, nous nous rendions à la messe dans une petite chapelle située derrière le corps principal de l'hôtel, au bout d'une esplanade où se déroulaient les prises d'armes. L'après-midi, il y avait, la plupart du temps, l'habituelle "promenade". Les grands jours, c'était la séance de cinéma.

Le logement.

En 1942, n'étant environ que 176 "internes", nous logions tous dans le corps principal de l'hôtel. Pour la plupart nous étions en chambre de trois en particulier la classe de 6e B et celles de 5e. Il devait y avoir quelques chambrées plus nombreuses mais en tous cas ne dépassant pas six élèves. Par contre, la toilette du matin se faisait dans une pièce où il y avait plusieurs lavabos, car ceux pourtant présents dans les chambres n'étaient pas alimentés... A signaler que les cadres, les professeurs et leurs familles logeaient aussi dans une partie de l'hôtel mais dont les accès condamnés nous étions en principe interdits.

Dans le sous-sol de l'hôtel, il y avait un certain nombre d'aménagements de toutes sortes tels que magasins et autres réduits. On y trouvait aussi le "salon de coiffure" ainsi que les ateliers de travaux manuels qui portaient sur le travail du bois et du fer. Ils comportaient quelques machines outils que les plus grands - ou les plus adroits - pouvaient utiliser. Mais il y avait aussi une piscine d'eau ferrugineuse dont la température devait avoisiner les 45 degrés. Un véritable bain turc où l'on nous amenait assez régulièrement pour être certain d'un excellent dégrassage !

Le "trousseau".

Nous n'avions pas d'armoire et à quoi bon puisque nous possédions fort peu. Les quelques affaires personnelles que nous pouvions avoir (à l'exclusion de tout vêtement civil), étaient stockées dans une valise, elle-même enfermée dans un local situé au voisinage de nos chambres. Elle n'était accessible qu'à certains moments ou exceptionnellement sur demande.

Ce "trousseau" - nous l'appelons "paquetage" - se résumait à un change de linge de corps, une chemise, un chandail, une cravate, une ceinture de flanelle (2 mètres de long sur 40 cm de large), une tenue de drap dite tenue n° 2, le tout soigneusement plié au "carré", empilé dans un ordre bien déterminé et entouré par la ceinture de flanelle, était disposé sur une étagère située au-dessus de chaque lit. La paire de chaussures de rechange (montante et cloutée) et les espadrilles de sport étaient au pied du lit. Nous avions aussi, et en particulier pour l'été, un bourgeron fait de grosse toile écrue, jamais repassé et qui n'était guère seyant. La tenue de sortie dite tenue numéro un, faite dans un drap bleu marine relativement épais, en principe neuve, était conservée au magasin du fourrier. Elle n'était perçue que la veille des grandes cérémonies ou des défilés. Les boutons de la vareuse étaient dorés, toujours soigneusement astiqués au travers d'une patience ; les deux côtés du col étaient ornés chacun d'une grenade stylisée de couleur rouge. Cette vareuse pouvait porter des galons dans la mesure où son détenteur les avait mérités par ses résultats scolaires. Le pantalon faisait alors l'objet de soins très particuliers car c'était à qui aurait le pli le mieux fait. Pour cela, il passait la nuit entre la protection du châlit en fer et le matelas, les emplacements des plis très consciencieusement humectés. Tout ce linge était estampillé du numéro matricule qui nous avait été attribué individuellement lors de notre entrée à l'école. Enfin, il y avait la fameuse "galette", une espèce de grand béret alpin qui semblait démesuré sur la tête des tout petits mais quelques fois ridiculement minuscule sur celles des grands. Nous la triturons dans tous les sens ou avec toutes sortes de produits pour tenter vainement d'en diminuer la taille. Elle aussi était ornée de la grenade rouge à cette époque. C'était un symbole et nous lui avons même consacré un hymne que nous chantons encore de temps à autre. Un camarade m'a rapporté, et j'en ai eu la preuve photographique, qu'il y avait eu une tenue d'été, ce qui paraît logique sous ce climat : chemisette et pantalon de toile ou short. Ce souvenir m'a complètement échappé.

Les annexes.

C'est en 1943 puis en 1944 que les annexes ont été construites. Elles étaient alors occupées par les dortoirs des 4èmes et au-dessus. Ces dortoirs, bâtiments préfabriqués, comprenaient une trentaine de lits répartis par deux dans des box disposés le long des deux grands côtés. Deux ou trois grandes tables et des bancs occupaient la rangée centrale. Ils comportaient des douches, des lavabos – paradoxalement, l'eau chaude y était toujours inconnue - et des commodités. Il me semble qu'un réfectoire "annexe" a été construit dans ce style mais mes souvenirs à ce sujet sont très confus. Par contre je me souviens fort bien de l'imposante et immense salle à manger de l'hôtel où nous prenions nos repas entre 1942 et 1944.

Il y avait aussi une excellente infirmerie où on soignait les affections et blessures de faible importance. Bien sûr, le médecin était un officier du service de santé. Quatre se sont succédé. Ils étaient secondés par une infirmière. Mais celui dont chacun d'entre nous se souviendra à jamais, était l'infirmier d'origine musulmane, un véritable père de famille, d'une gentillesse et d'une compétence rarement égalées. Enfin, il y eut le foyer. Un bâtiment construit vers le début de 1944 où il y avait des jeux et entre autres une ou deux tables de ping-pong, des tables et chaises et surtout un point de vente de friandises et casse-croûtes qui aidaient considérablement à l'apport de calories. Je crois qu'en effet le point faible de cette école était, de l'avis de tous, l'exécrable nourriture qu'on nous servait. Ne pas oublier que c'était la guerre, que l'Algérie, paradoxalement, souffrait aussi de restrictions. Certains d'entre nous, dans l'âge de la forte croissance, étaient de perpétuels affamés. Le foyer et plus encore les colis que nous partageions équitablement, contribuaient fort heureusement à l'amélioration de notre ordinaire.

Nous y avions accès après le repas de midi et lors de la récréation de 16 h 30 avant de regagner l'étude. Enfin, le foyer était aussi une salle de cinéma qui a servi le dimanche après midi et qui comportait une scène où un remarquable professeur, agrégé de grammaire française, monta plusieurs pièces.

La vie.

Je ne puis en assurer la fréquence, mais nous étions tenus d'écrire à nos parents. Les lettres étaient remises ouvertes au chef de section. C'est l'école qui se chargeait des envois et de l'affranchissement. Toutes les lettres que nous recevions étaient aussi contrôlées. Nous n'étions pas censés avoir de l'argent ou alors très peu. Nos parents devaient remettre au bureau du commandant de compagnie une certaine somme d'argent dont la principale destination était l'achat du billet de train pour les départs en vacances. Cependant de petites sommes pouvaient nous être remises mais leur montant était à la discrétion du commandant de compagnie.

C'était peu et n'autorisait l'achat que de quelques maigres gâteries vendues au foyer.

Je n'ai pas souvenir d'albums de promotion et c'est regrettable. A l'époque on ne fonctionnait pas ainsi. La "promo" c'était surtout la classe et donc 25 à 30 copains. Par contre on pouvait se suivre pendant cinq à six années en faisant partie des mêmes classes. On admirait les grands dont certains étaient connus pour une cause quelconque mais quand on était soi-même devenu "grand" on regardait assez peu les petits. En aparté, et à ma connaissance, il n'y a jamais eu de bizutage (tout au plus quelques très amicales bagarres de polochons) et je n'ai jamais, alors, entendu ce terme. En dehors de la classe, les autres bons amis étaient ceux avec lesquels on pratiquait, ensemble, les mêmes activités : la musique militaire, l'équipe de sport, les loisirs dirigés, le lieu de destination commun pour les vacances, etc.

Les récompenses.

- Côté scolaire : le classique palmarès d'antan décrit assez bien les récompenses finales. Les prix et les accessits étaient décernés en fonction d'une certaine moyenne. En général, il y avait deux prix et trois accessits par matière et par classe. De même, pouvait-on attribuer un "Prix d'excellence" au meilleur élève de la classe et plusieurs "Grand Prix d'honneur" aux trois ou quatre meilleurs élèves de l'école.
- Côté "militaire" : toujours en fonction de la moyenne obtenue, les résultats scolaires étaient récompensés par l'attribution de galons cousus sur la vareuse des bénéficiaires. Ainsi, dans le meilleur des cas, le premier se voyait remettre les 3 galons d'or de "sergent chef", le second les 2 galons dorés de "sergent fourrier", les trois suivants le galon doré de "sergent", puis du 6ème au 10 ou 12ème (toujours si la moyenne était atteinte) les 2 galons rouges de "caporal". En général, c'était toujours très apprécié. Mais ceci n'était valable que pour un trimestre. A nous d'améliorer ou de maintenir les résultats acquis au trimestre précédent. Dans le cas contraire, c'était la "dégradation".

Les punitions.

- Côté scolaire : les heures de colle classique se traduisant par la suppression de sorties (quand il y en avait). Cela pouvait aussi aller jusqu'à des jours de suppression de vacances et donc des départs retardés d'un ou deux jours.
- Côté "militaire" : la corvée individuelle ; la coupe de cheveux à ras ; la privation de séance de cinéma ou de sortie; la punition collective (revues contraignantes le soir, marches aux pas cadencés) ; les départs en permission retardés.

La dissolution de l'école.

Elle est intervenue en juillet 1946. Les élèves continuant leur scolarité ont été répartis dans les différentes écoles de la métropole : Autun, Les Andelys, Billom, Tulle, Montélimar, (La Flèche pour les "bruties"). Il est possible qu'on ait tenu compte de l'implantation géographique des parents car nous nous sommes retrouvés un nombre assez important à l'école de Montélimar en octobre 1946, école qui a été transférée sur Aix-en-Provence à compter du 1er janvier 1947. Ce fut mon cas.

La fin

Après le départ de "l'occupant militaire" , l'ancien propriétaire et la société des thermes ont tenté de remettre la station et principalement le corps principal de l'hôtel en état. Il y avait paraît-il fort à faire ! Cependant d'importants travaux de restauration furent entrepris. Mais il

semble que ce fût peine perdue. Le tremblement de terre d'Affreville vers la fin des années soixante-dix, occasionna de graves dommages sur le corps principal de l'hôtel et le bâtiment a dû être rasé. Son emplacement devint, bien plus tard, un parking ! Ajouté aux événements qui avaient secoué l'Algérie, la belle et renommée station thermale d'Hammam-Righa avait vécu.

Extrait relevé sur "Les Merveilles de l'autre France" édition Hachette de 1924.
A quelque distance au Nord-ouest du Zaccar oriental, se trouve, dans des boisements de pins, une station d'altitude moyenne, Hammam-Righa, qui appelle chaque année une nombreuse clientèle européenne et indigène. Le privilège est dû à des eaux analogues à celles de Contrexéville, qui jaillissent en plusieurs endroits, à des températures variant de 39 à 67 degrés. Les autochtones leur attribuent, comme à toutes les sources thermales, une origine miraculeuse. "Hammam Sidna Slimane" les dénomme-t-on, c'est-à-dire "bains de notre seigneur Salomon". Ce dernier entretiendrait, dans les montagnes, des troupeaux de chameaux constamment occupés au transfert du charbon de bois nécessaire à l'entretien du feu souterrain auquel est attribué la haute température des eaux. Bain salubre où l'on vient de très loin. Avant de s'y plonger, on invoque le saint. Des purifications et des processions ont lieu, des plantes aromatiques sont brûlées, des prières sont dites, des sacrifices offerts. Sans ces pratiques préliminaires, la cure serait inefficace.

[Haut de la page](#)